

Quand la faim ne justifie plus les moyens

En 1988, guerre et famine font 250000 morts au Soudan. L'opinion prend conscience du drame alors que la terre tremble en Arménie: les caméras oublient Khartoum... Avec «Famine fatigüe», Patrice Barrat remonte la filière des sincérités télévisuelles successives. Edifiant.

Quand, depuis un semestre, la « guerre du Golfe » monopolise l'actualité et que les chaînes de télévision du monde entier se demandent avec anxiété de quelles images — si guerre il y a — elles vont bien pouvoir disposer pour alimenter la voracité de l'information, *Famine fatigüe*, le documentaire de Patrice Barrat, vient à point pour donner la mesure de l'implacable « pouvoir de l'image ». Une réflexion d'autant plus salutaire qu'elle émane d'un journaliste grand reporter, confronté par son métier aux drames planétaires, et de plus en plus choqué par « le décalage entre l'image et le réel ». Comme en 1988 au Sud du Soudan, où une guerre civile de cinq ans et la famine ont, cette année-là, tué 250 000 personnes dans l'indifférence.

Famine fatigüe, le sujet tient dans les deux mots accolés: quatre ans après que l'Éthiopie eut mobilisé l'intérêt général pendant des mois, le Soudan suscite à peine quelques bribes d'images noyées dans le flot de l'info, et une photo en noir et blanc, publiée à plusieurs reprises, d'un petit gamin solitaire traversant la place d'un village jonchée de cadavres. En revanche, bientôt le tremblement de terre en Arménie mobilise les médias et le public grâce à un immense direct de douze heures décidé en trois jours. Patrice Barrat et ses amis cherchent à bâtir le même événement pour aider les réfugiés soudanais. Après six mois d'efforts, le matin-même où la première émission en direct doit avoir lieu entre Khartoum et Paris, tout est annulé pour des raisons bassesment politiques. Et la prend définitivement corps l'idée « méchante comme la vengeance » mais terriblement nécessaire de Barrat: « *La leçon de l'échec, c'est un sujet à faire.* » Il se met au travail avec Gonzalo Arjón et Jean-Christophe Michel en juin 1989, et termine plus d'un an après, car encore fallait-il trouver des coproducteurs pour une telle entreprise plutôt dérangeante.

On ne sera pas surpris d'apprendre que ce sont Thierry Garrel à La Sept et la Télévision suisse romande pour *Temps présent* qui ont soutenu le projet. Car il fallait effectivement remettre les pendules à l'heure, ou plutôt l'image à sa place. Même si l'entreprise un peu brouillonne se perd parfois dans une boulimie d'intertitres, dans l'abondance des témoignages, on est touché par le va-et-vient constant entre ceux qui souffrent de la réalité *in situ* et ceux qui la restituent — partiellement. L'essentiel, c'est l'idée conductrice que s'est fixée l'auteur: une investigation pour remonter la filière de l'indifférence et de l'amnésie, tenter de comprendre, à travers l'exemple soudanais, un problème géo-politique global.

Pourquoi un drame passe-t-il inaperçu, « qui décide d'un événement »? Les images. Première réponse de l'enquête. Michel Clerc, logisticien de Médecins sans Frontières, peut bien essayer, à son retour de quatre mois passés dans un camp de réfugiés,



Qui décide d'un événement? Les images. Sans images, pas question de toucher le public.

d'alerter les médias, il n'a été autorisé pendant son séjour là-bas qu'à prendre des photos. C'est peu pour lutter contre les baleines qu'on voit tous les soirs s'échouer sur les écrans du 20 heures. De leur côté, deux journalistes américains d'Atlanta, qui avant même les Français avaient également constaté le drame sur place, ont eu beau écrire de longs articles dans leurs colonnes, il n'y a eu aucune réaction. Qu'on se le dise, et c'est l'incontournable Bernard Kouchner qui le dit: « *Sans caméras, pas d'attention, c'est la dure loi de la médiatisation.* » C'est abominable, mais on découvre pire ennemie du malheur: la politique, pour qui la faim peut devenir une arme comme une autre.

L'enquête minutieuse de Barrat aux USA révèle que le gouvernement américain était parfaitement au courant, depuis des mois, de la famine au Sud Soudan. Le rapport d'un de leurs agents faisait état de « *la pire situation vue en trente-sept ans de carrière.* » Il faudra l'obstination de deux permanents de la chambre des représentants pour amener l'administration à répondre devant le Congrès et pour que NBC y consacre enfin un reportage, en octobre 88. **Tout comme A? qui**

ouvre son JT le 1^{er} novembre sur « *un nouveau Biafra.* » Le Soudan devient un événement digne de considération, et enfin s'organise en mars — c'est-à-dire plus d'un an après la première alerte — l'énorme opération humanitaire « Ligne de vie ».

Il faut préciser que le cessez-le-feu libas encourage les bonnes volontés. Sauvés alors, ces pauvres hordes de réfugiés en guenilles, ces enfants squelettiques qui n'ont même plus la force de chasser les mouches qui leur mangent les yeux? Ce serait trop beau. Non seulement un coup d'Etat a lieu à Khartoum, mais surtout, fin 1989, toute l'attention du monde est retenue par un autre événement que Patrice Barrat n'avait pas non plus prévu au départ de son film. Une réalité planétaire bien plus proche, bien plus excitante et nouvelle que le « déjà vu » africain: la fin du communisme à l'Est, la chute de Ceausescu, le faux charnier de Timisoara... Et hop, « tout le monde réagit sans attendre ».

C'est le phénomène inverse du non-événement soudanais, et pourtant, tout bien réfléchi, c'est le même mécanisme.

Moralité? Pas de moralité. On aura beau faire acte de contrition en avril

1990, à Paris, au cours d'un colloque sur ces « *images fausses qui ont suffi à ébranler tout le monde.* », la triste vérité, celle de « *l'entonnoir.* », sort de la bouche d'un présentateur de télé, PPDA: « *Nous n'avons de la place que pour une grosse émotion par jour ou par semaine.* » Et de celle d'un homme politique, Bernard Kouchner, *again!*: « *Les fonds humanitaires dépendent du poids des images, une petite fille qui saigne rapporte davantage.* »

Mai 1990, la famine « probable » est annoncée en Éthiopie, Kouchner, en mission, discute politique. Tout n'est qu'un éternel recommencement, c'est ce que constate Barrat revenu filmer dans un camp de réfugiés où 17000 êtres humains s'entassaient dans la même désolation, « *comme si rien n'avait changé.* » Si. Il y a comme un malaise. En retrouvant, en épilogue, les deux petits réfugiés soudanais pleins de vie, Jal et Nhial, qui, filmés dans leur camp de Fugnido en Éthiopie, encadrent le film, on les trouve différents: au début, on était rassuré, ils avaient l'air d'être sauvés. À la fin, ils ont l'air de deux rescapés. De la « *bombe de la pauvreté.* »